

francion

A LU POUR VOUS

Quand les nonnes deviennent "sujets" de roman

Si le roman de la saison en France s'appelle *Les Deux moniales*, et si on le doit justement à une ancienne religieuse bénédictine, appelée Anne Huré, je ne puis m'empêcher de croire que le fait est significatif. A une époque désacralisée, ou mieux en un temps où chacun fait plus ou moins bon marché du sacré, voici qu'une femme intéressée et même passionnée un immense public lecteur — celui de France — un public lecteur que l'on dit blasé, avec l'histoire de deux nonnes, et même de plusieurs nonnes.

Pour ma part, ce roman, édité chez Julliard à Paris, et réédité par le Cercle du Livre de France de Montréal, ce mois-ci, ce roman m'a intéressée à un point tel que j'ai remis la chronique que je vous devais sur *La Ragazza*, de Cassola, lui aussi un roman à succès, pour vous entretenir sans retard des *Deux Moniales*, d'Anne Huré.

J'en parlerai évidemment en profane. Le milieu du cloître très spécial qui sert de cadre à cette histoire m'est tout à fait inconnu. Et je suis sûre qu'il eût été facile, pour Anne Huré, de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Si je lui fais malgré tout confiance, c'est qu'elle ne pouvait ignorer, écrivant ainsi sur un couvent de femmes et s'inspirant de l'abbaye qui l'avait abritée pendant plusieurs années, que ses lectrices moniales lui seraient de redoutables censeurs. Et même qu'elle jouait gros en dévoilant ainsi une querelle monastique, certes imaginaire dans une large mesure, mais quand même calquée sur ce qu'elle avait pu entrevoir, en religion, des divisions et des divergences de vues, j'allais dire "de spiritualités" qui peuvent exister chez des Bénédictines.

Quoi qu'il en soit, des risques que pouvait courir Anne Huré, et de la valeur certaine de son roman, je puis dire que son livre est beau. Qu'il est même assez extraordinaire. Jugez plutôt : sans histoire d'amour, je veux dire d'amour profane car c'est l'amour de Dieu qui est le mo-

LES DEUX MONIALES

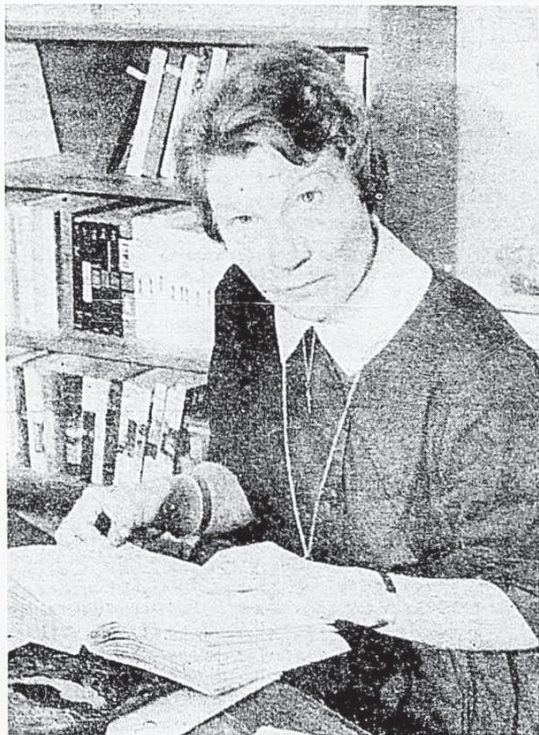
de Anne Huré

bile premier des *Deux moniales*, sans liaisons, sans perversion sexuelles, sans conflits matrimoniaux, sans querelles de classes ou querelles d'écrivains, un livre, qui est aux antipodes du nouveau roman est assez passionnant pour que le lecteur de bonne volonté l'aborde dans l'indifférence, et même avec le scepticisme de la surprise, l'étonnement le plus vif et bientôt dans

une admiration complète, et pour l'écrivain, et pour son sujet.

La maîtrise d'Anne Huré, qui conduit sa difficile intrigue, qui la corse même d'éléments de suspense tout à fait inattendus, sans déchoir un seul instant d'une hauteur où elle s'est d'emblée située, en abordant ses personnages, c'est-à-dire ses soeurs ennemies, cette maîtrise est assez exceptionnelle pour justifier tous les éloges, même les plus dithyrambiques. On ne raconte pas *Les Deux moniales*. On se met à leur suite, on marche avec elle, on se tait, on prie, on se révolte quelquefois, on s'apaise finalement, tout comme la terrible abbesse, cette Madame Hildegarde Rouart qui, aux dernières lignes du livre, courbe la tête enfin, "emporte son malheur", écrit l'auteur, en répétant après l'écriture : "Ne prends rien pour en dire : ceci m'appartient. Car il n'est rien que tu puisses posséder. Pas même la Paix."

Si je vous dis que cette abbaye est un milieu inconnu de moi, ce n'est pas que, à titre de catholique, je n'aie comme tout le monde quelques notions de vie monastique, mais bien parce que cette maison est composée de (Suite en page 12).



● anne huré...

LE CINÉMA

Leenhardt ou la surprise de la perfection filmée

Le premier hommage que je rendrai à Roger Leenhardt, auteur du *Rendez-vous de minuit*, c'est de nous avoir donné un film "fini", achevé dans le très pur sens du terme. Claude Mauriac, qui vient de voir ce film à Paris à peu près au même moment où nous l'offrait le ciné-club de Radio-Canada, reproche cette perfection à Leenhardt. Il trouve que son film a quelque chose d'un peu guidé, "qu'il a traité son sujet dans le style un peu trop parfait et compassé d'André Gide".

Vous me permettez de différer d'avis avec le savant confrère du FIGARO. Tout au contraire, le traitement du *Rendez-vous de minuit* est divinement reposant. Il nous change de ces raccords mal cousus, de ces bouts de ficelles, de ces procédés économiques qui font la gloire, fort discutable, des films de "la nouvelle vague". Enfin, voici un cinéaste de la vieille école, certes ! mais qui nous donne un film contemporain, ce qui ne l'empêche pas de le soigner, de

le polir, de le présenter dans un état voisin de la perfection.

Durant toute la séance du ciné-club, jeudi, j'ai été sous le charme. Non pas toujours de la petite histoire du Monsieur qui rencontre la Dame dans un cinéma, qui la suit et qui essaie de coucher avec — cela, c'est odieusement banal, et Leenhardt a mis autre chose dans son film, Dieu Merci ! Non, j'ai été sous le charme de l'écriture si personnelle du metteur en scène. Se servir du cinéma pour faire du cinéma, voilà le comble de l'habileté et surtout, voilà la grande simplicité du *Rendez-vous de minuit*. Nous voyons un film mais nous voyons en même temps deux personnages, qui peuvent être vous et moi, qui voient un film en même temps que nous. Et cela, qui pourrait être ambigu et, pour un auteur moins chevronné que Leenhardt, qui pourrait être fort difficile à concilier — le film dans le film, veux-je dire, et le personnage faux et les vrais — cela passe très bien l'écran, le dou-

ble écran même, puisque nous les voyons si souvent superposés.

Lili Palmer donne à cette production un ton, une présence, une distinction sans pareille. Cette femme habite véritablement trois personnages : le sien propre, que nous voyons furtivement s'arrêter à une terrasse des Champs-Élysées, celui d'Eva, la réfugiée d'Europe centrale, la comédienne déchue, l'infirmière désespérée qui cherche la mort au pont Mirabeau, et finalement, l'impériale, la fantasque, l'altière Anne Leuven, qui jette l'argent au visage de tout le monde comme elle se jette fiévreusement dans les bras de cent amants de rencontre.

Toutes ces femmes n'en font qu'une et, dans le tailleur blanc qui est l'uniforme de la belle héritière comme de la triste Eva, c'est la femme éternelle, l'Eve millénaire qui dit adieu à la vie, avec trop d'emphase pour qu'on la croie, et qui retrouve cette vie, cette petite vie qui coule comme la Seine d'Apollinaire.

"Faut-il qu'il m'en souvienn", disait encore ce poème que le film se garde bien de nous citer.

"Faut-il qu'il m'en souvienn, la joie venait toujours après la peine..."

Le cinéphile ravi, complètement subjugué, sous le charme de



AU PIRATE de St-Fabien-sur-Mer

Une grande interprète de grandes chansons

Cette grande fille toute simple, et très personnel (*Une jolie vêtue strictement d'un pantalon fleur... Les Sabots d'Hélène et d'un chemisier de soie noire*), ne redoute elle-même d'ailleurs toute noire : pas le refrain gaillard à la mode de cheuveux, d'yeux et de réperatoire, cette grande fille a conquis la même aisance quasi miraculeuse, des embûches que peut présenter, pour une chanteuse canadienne, *Jean-Marie de Pantin*, de Joël Holmes, ou ce couplet argotique et d'une très sûre vertu comique (dont nous ignorons malheureusement le titre et l'auteur) qui terminait son tour de chant de dimanche.

Quels souvenirs que *Les Vingt ans*, de Ferré, ou cette *Complainte du marin*, de Clémence Desrochers-Claude Léveillé, qui chante Renée Claude avec une poignante émotion. Et *Pauvre Rutebeuf*, ce poème du XIIIe siècle que Léo Ferré réactualise, à la condition que l'interprète possède suffisamment de sens poétique pour redonner vie au vieux langage "françois"... Renée Claude donne de cette très belle et très ancienne complainte une interprétation différente de celle d'une Pauline Julien ou d'une Catherine Sauvage... Mais sa personnalité est déjà si forte que l'entendre c'est l'approuver !

S'il nous fallait choisir parmi tant de merveilles, si précisément et si magnifiquement détaillées par la voix prenante de Renée Claude, nous emporterions cette grande chanson de notre temps qu'est *La poésie fout l'camp, Villon...*, où le jeune accompagnateur Jacques Fortier ajoute une contribution de poids à l'interprétation.

Renée Claude : une "Gréco" avec de la voix... mais en même temps une chanteuse typiquement canadienne : vraie, saine et vigoureuse. De quoi la mener très loin sur les sentiers de la célébrité !

Soucieuse de varier ses effets, prouvant à son auditoire que le tour de chant qu'elle lui propose a été longuement réfléchi, que ses chansons procèdent d'un tri sévère et d'un goût très sûr, cette excellente interprète chante Georges Brassens avec un art subtil

l. m.



cette histoire mélancolique et belle, aura terminé le sonnet pour lui-même. Et ce n'est pas le moindre des mérites de Roger Leenhardt que de faire confiance à son public, de le faire

rêver, certes ! mais de lui permettre ensuite de continuer son rêve. Beau film, merveilleuse technique, une grande oeuvre que *Le Rendez-vous de minuit* !

l. m.